Zeitschrift: Bildungsforschung und Bildungspraxis : schweizerische Zeitschrift für Erziehungswissenschaft = Éducation et recherche : revue suisse des sciences de l'éducation = Educazione e ricerca : rivista svizzera di scienze dell'educazione

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Bildungsforschung

Band: 5 (1983)

Heft: 2

Buchbesprechung: Bücherbesprechungen = Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Bücherbesprechungen — Comptes rendus

Willem Doise: L'explication en psychologie sociale
P.U.F., Paris, 1982, 230 pp.

Il me faut faire part d'une impression générale, avant d'entrer plus en détail dans la présentation du livre de Willem Doise et d'expliciter l'intérêt que j'ai pris à le lire.

Cette impression, reliée très certainement au point de vue qui me détermine mais que je pense suffisamment partagé par d'autres pour être quelque peu significatif, est un sentiment de plaisir. Plaisir de sortir, avec ce livre, de l'éternel débat qui oppose psychologie et sociologie et de l'apparente nécessité, éternellement reformulée, depuis l'intérieur de la discipline comme depuis l'extérieur, de repousser des frontières, de jouer avec leur étanchéité, de s'épuiser, parfois, en une guerilla devant laquelle les observateurs, impuissants, finissent par se lasser. Dépassement du débat, donc, mais surtout, comme l'écrit Willem Doise, dévoilement des fondements idéologiques de ce débat qui n'a plus rien à voir avec les disciplines concernées.

De psychologie et de sociologie, il en est question, bien sûr, tout au long du livre: l'auteur y présente un nombre considérable de recherches de psychologues, de sociologues et de psychologues sociaux, en insistant sur les démarches et les points de vue qui les caractérisent, pour défendre la thèse suivante:

- quatre niveaux d'analyse peuvent être distingués, qui sont autant de modèles construits pour saisir des aspects de la réalité sociale: le niveau intra-individuel, le niveau interindividuel et situationnel, le niveau positionnel et le niveau idéologique.
- Ces niveaux sont déjà intimement imbriqués dans de nombreuses recherches.
- L'articulation de ces niveaux fournit à la psychologie sociale un objet d'étude spécifique.

Le niveau intra-individuel décrit les mécanismes qui, au niveau de l'individu, considéré comme un organisme de traitement de l'information, lui permettent d'organiser sa perception, d'évaluer son environnement social et d'orienter son comportement à l'égard de cet environnement.

Le niveau interindividuel et situationnel se centre sur les modalités de relation entre individus. Les recherches concernées sont celles qui étudient la dynamique des relations qui peuvent s'établir, à un moment donné, entre individus donnés, dans une situation donnée.

Le troisième niveau, positionnel, caractérise les recherches qui prennent en considération les différences de positions sociales préexistantes à l'interaction qui peut exister entre diverses catégories de sujets.

Enfin, le quatrième niveau, idéologique, concerne l'étude des systèmes de croyances et de représentations, de normes et de critères d'évaluation, ainsi que de leur fonction de légitimitation et de maintien d'un ordre établi de rapports sociaux.

Il est à noter que l'auteur insiste sur la légitimité de chacun de ces niveaux: il s'agit de grilles d'analyse, aptes, chacune, à saisir un aspect spécifique du réel tout en laissant échapper d'autres qui lui seraient complémentaires. Willem Doise ne prend donc pas parti pour l'un ou l'autre de ces points de vue. Il situe cependant ses propres recherches, d'une part, en indiquant comment celles-ci prennent en considération certaines des articulations possibles entre les différents niveaux d'analyse proposés et, d'autre part, en remarquant qu'il existe une tendance dominante aux U.S.A. et une autre en Europe: aux Etats-Unis, en effet, la majorité des recherches utilisent les modèles de niveau I et II tandis qu'une des caractéristiques de la psychologie sociale européenne est d'introduire les niveaux III et IV dans les théories et dans les recherches expérimentales. L'objectif de Willem Doise semble donc clair: développer cette tendance européenne en créant des paradigmes qui porte sur des articulations entre niveaux d'analyse.

Pour étayer sa thèse, l'auteur développe, dès lors, trois thèmes illustratifs: le premier porte sur l'étude de l'intelligence, le second sur l'étude de l'influence sociale et le dernier sur l'étude des relations entre groupes. Il présente, dans chacun de ces chapitres, de nombreuses recherches réalisées dans les cinquantes dernières années, en décrivant parfois brièvement les expériences qui s'y rapportent, en insistant sur le ou les niveaux qui en ont guidé l'analyse et en indiquant ou suggérant les diverses tentatives d'adjonction, aux explications traditionnelles, d'explications reliées aux autres niveaux d'analyse.

Il est intéressant de remarquer que si, dans les deux premiers domaines de recherches présentés (intelligence et influence sociale), il s'agit, pour Willem Doise, de montrer que les niveaux intra-individuels et interindividuels sont insuffisants comme seuls modèles d'analyse, le troisième domaine (relations entre groupes) relève, lui, principalement des troisième et quatrième niveaux. Il s'agit, donc, à ce moment, pour l'auteur, de convaincre les tenants d'une sociologie durkheimienne de l'intérêt d'adjoindre, à leur grille d'analyse, des modèles complémentaires d'ordre plus psychologique.

Au pari de démontrer à ses lecteurs la valeur heuristique de l'utilisation de plusieurs niveaux d'analyse dont la complémentarité permet d'enrichir les problématiques abordées et de résoudre certaines contradictions apparentes, s'ajoute un développement qui m'a particulièrement intéressée. Il s'agit du rôle que peut jouer la méthode expérimentale dans l'étude des articulations entre niveaux. Willem Doise y présente sa conception de l'expérimentation psychosociologique en insistant sur la flexibilité de cette méthodologie et en précisant son statut: c'est une situation révélatrice de processus de régulation et

construite par l'expérimentateur en fonction de la simulation d'une théorie de la réalité sociale plutôt que de la réalité sociale elle-même.
La démarche expérimentale préconisée par l'auteur s'affirme comme profondément différente de celles qui tenteraient de «dépouiller les sujets expérimentaux de toute détermination extérieure à la situation expérimentale». Elle revient, au contraire à situer la pratique expérimentale dans le contexte social et à analyser les effets de l'emprise de la société sur la situation expérimentale, les sujets y transportant avec eux une «matière première constituée par les normes de comportements et les représentations».
En ce sens, ajoute Willem Doise, la psychologie sociale est une «science en devenir» puisque une analyse portant sur l'articulation entre dynamique sociale et individuelle ne peut être achevée, l'appropriation de valeurs matérielles ou symboliques, la production et la légitimation de normes d'évaluation et de comportement étant enjeux de luttes permanentes.
Deux points, abordés brièvement, ont également retenu mon attention, dans cette partie qui traite de l'expérimentation: il s'agit de l'utilisabilité de l'effet expérimentateur ainsi que du problème et de l'intérêt de l'implantation, dans un contexte naturel, de la situation expérimentale.
J'ai trouvé, en revanche, un peu abrégée la partie que l'auteur a intitulée «Conclusions provisoires»: il s'agit plutôt, me semble-t-il, de devancer la critique en proposant d'emblée des limites à la thèse défendue dans cet ouvrage: l'articulation entre les quatre niveaux d'analyse proposée comme objet d'étude de la psychologie sociale pose, d'emblée, il est vrai, le problème du nombre de niveaux retenus et de la définition de la notion même d'articulation. Mais l'auteur soulève ces questions sans s'y attarder.
En annexe, avant de proposer une bibliographie imposante de plus de 400 titres, Willem Doise développe une application de la classification qu'il propose afin de procéder à un test de sa validité. Il y étudie les dominantes et les articulations théoriques présentes dans les 7 premiers volumes de l'European Journal of Social Psychology.
Ceci l'amène à conclure que deux tendances principales sont présentes en psychologie sociale expérimentale: la première porte surtout sur des modèles d'intégration d'information et de cohérence entre éléments cognitifs présents chez l'individu, la seconde s'attache plutôt à l'étude des dynamiques propres à l'interaction entre individus.
Si les niveaux intra-individuels et situationnels sont donc principalement concernés, il n'en reste pas moins que l'on peut remarquer la rareté de l'articulation entre ces deux premiers niveaux. Les niveaux positionnels et idéologiques, s'ils sont présents, ne semblent abordés que dans la mesure où ils permettent d'expliquer certaines contradictions ou modulations observées dans l'étude des processus envisagés aux deux premiers niveaux.
La «tendance européenne», relevée par Willem Doise, semble décidément encore peu marquée: il s'agit bien là plutôt d'un vaste programme de recherche et de développement de la psychologie sociale. Et j'ajouterai, en prêchant sans doute pour ma chapelle, que la fréquentation des sociologues plus familiers des niveaux les moins envisagés, jusqu'ici, en psychologie sociale expérimentale me semble digne d'encouragement! . . .

Marie-Noëlle Schurmans
sociologue
F.P.S.E. – Section des Sciences de l'Education, Université de Genève

Hans Zeier (Hrsg.): Die Psychologie des 20. Jahrhunderts. Band IV: Pawlow und die Folgen. Von der klassischen Konditionierung bis zur Verhaltenstherapie. Zürich: Kindler, 1977, XIII + 1082 Seiten.

Der vierte Band dieser monumentalen Reihe «Psychologie des 20. Jahrhunderts» (welche schon nach drei Vierteln dieses Jahrhunderts herausgekommen ist) ist dem «Behaviorismus» gewidmet und geht von Laborexperimenten an Hunden, Tauben, Ratten (selbst die Insekten und andere wirbellose Tiere fehlen nicht) bis zur Verhaltenstherapie in der Praxis und der Diskussion von Fragen der Selbstkontrolle und der individuellen Freiheit. Auch Kontroversen, etwa mit den kognitiven Lerntheorien und mit der Psychoanalyse, und wissenschaftstheoretische Diskussionen sind zu finden (vgl. unten).

Der Band ist in zwei Hälften geteilt; die erste ist betitelt mit «Lerntheorien», die zweite mit «Verhaltensmodifikation». Die Lerntheorien sind in vier, die Verhaltensmodifikation in drei Teile geteilt, die ihrerseits jeweils zwei bis fünf Beiträge enthalten.
Der erste Teil der «Lerntheorien» – nach einer Zeittafel zur Entwicklung der Lerntheorien und der experimentellen Psychologie – bezieht sich auf die klassischen Lern- und Verhaltenstheorien und beginnt mit dem Beitrag «Pawlow und das klassische Konditionieren»; dann folgt ein Artikel zur sowjetischen Pawlow-Schule und einer zu den Entwicklungsrichtungen der S-R-Lerntheorien in Amerika unter spezieller Berücksichtigung von Hull. Den Abschluss dieses Teiles bildet ein Beitrag «Kognitive Lerntheorien» von 25 Seiten. In diesem wird – ausgehend von den Arbeiten Tolmans – gezeigt, dass viele Experimente nicht allein durch S-R-Theorien erklärt werden können. Vielmehr müssen zusätzliche Annahmen über «kognitive Verarbeitungen» gemacht werden. Von «kognitiver Psychologie» im Sinne von Piaget oder Bruner ist dies jedoch noch meilenweit entfernt. Der Inhalt dieses Beitrages ist zutreffend und passt in den Zusammenhang (allerdings wäre es wohl sinnvoller gewesen, ihn *nach* den Beiträgen zum operanten Ansatz einzufügen, da dieser vorausgesetzt wird); der Titel ist allerdings inadäquat und müsste ersetzt werden durch «Kognitiver Behaviorismus» o.ä., wenn das Wort kognitiv schon vorhanden sein muss.
Der zweite grössere Teil behandelt die «Deskriptive Verhaltensanalyse». Darunter ist das operante Verhalten im Anschluss an Skinner (inkl. Reizgeneralisierung und Reizkontrolle, pawlowscher Steuerung des Verhaltens und Verhaltensanalyse der Sprache) zu verstehen. Im letzten Beitrag dieses Teils diskutiert Gewirtz unter dem Titel «Soziales Lernen», wie die Lücke zwischen dem Labor (in dem die meisten Untersuchungen stattfanden) und konkreten Lebenssituationen (die häufig vom Erkenntnisinteresse her im Zentrum stehen) geschlossen werden kann bzw. wie man sie zu schliessen versucht. Hierbei umfasst der Begriff soziales Lernen einfach nur eine Unterkategorie von Lernen, die Stimuli beinhaltet, die von Menschen ausgegangen sind (sog. «soziale Stimuli»). Der Uebergang vom Labor in die natürliche Situation wird allerdings nicht geleistet, sondern es werden im wesentlichen die Laborbegriffe übernommen; es erweist sich allerdings auch hier als notwendig, kognitive und motivationale Konzepte einzubeziehen. Wesentlich ist auch die wechselseitige Beeinflussung der Interagierenden, d.h. beispielsweise auch Erzieher werden «erzogen».
Im dritten Teil werden in zwei Beiträgen psychologische Aspekte diskutiert: zunächst «Physiologische und motivationale Aspekte der Verstärkung», dann «Physiologische Grundlagen des Lernens». Im ersten Artikel werden hauptsächlich Hirnreizung bzw. -Selbstreizung, Hirnläsionen sowie neurochemische Ansätze diskutiert; dieser Überblick ist sehr informativ. Der zweite Beitrag enthält z.T. Informationen zu den gleichen Themengebieten; zusätzlich findet sich ein sehr interessantes Kapitel über die hypothetischen Lernmechanismen auf molekularer, zellulärer und System-Ebene; letzteres hätte für meine Begriffe ohne weiteres etwas ausführlicher abgehandelt werden können.

Im vierten Teil werden mathematische, system- und wissenschaftstheoretische Aspekte behandelt. Die mathematischen Lernmodelle sind sehr ausführlich und differenziert behandelt. Die Diskussion des Rückkoppelungsprinzipes (Systemtheorie) mündet in die Bestätigung dessen, was oben schon wiederholt angedeutet worden ist: dass einfache S-R-Theorien für die Erklärung des Verhaltens nicht hinreichend sind. Der Autor diskutiert u.a. die Beziehung des systemtheoretischen Verhaltensansatzes zum angeblich ererbten Verhalten, zu («kognitiven») Modellen intervenierender Variablen, der Vergleich mit Elektronenrechnern. Der letzte Beitrag dieses Teils schliesst schliesslich zum Thema «Reduktionismus in der Psychologie» stammt von Luria. Der Autor warnt sowohl vor dem «Reduktionismus von unten» (Reduzierung komplexer psychischer Prozesse auf den von ihnen involvierten Vorrat von Elementen) als auch vor dem «Reduktionismus von oben» (ungerechtfertigte Anwendung allzu komplexer Begriffe auf unterschiedlichen Stufen psychischer Aktivität) und stellt diesen Reduktionismen das «Aufsteigen zum Konkreten» gegenüber, d.h. man muss bei der Erklärung von psychischen Prozessen über die Grenzen des Organismus hinausgehen und ihre Wurzeln nicht beispielsweise in elementaren biologischen Reflexen suchen, sondern in komplexen Formen des sozialen Lebens und in der konkreten Aktivität des Kindes unter den Bedingungen seiner Kommunikation mit der Umwelt. Dieser Ansatz mag nun durchaus von einzelnen Forschern als sinnvolle Arbeitsgrundlage anerkannt werden. Ihn als wissenschaftstheoretisches Muss zu deklarieren, ist jedoch m.E. inakzeptabel. Man kann diesen Ansatz als Empfehlung formulieren (wobei dies für

einzelne Kontexte wohl sinnvoller, für andere weniger sinnvoll ist), ihn jedoch keinesfalls als einzige fundamentale Methode wissenschaftlicher Erkenntnisse bezeichnen, da dies zu einer unangemessenen und unnötigen Einschränkung des Forschungsbereiches führen würde.

Während die erste Hälfte des Bandes den Lerntheorien gewidmet ist und damit vor allem auf Laborexperimente Bezug nimmt, behandelt die zweite Hälfte die Verhaltensmodifikation, also eine praxisorientierte Fragestellung. Der erste Teil dieser Hälfte enthält Beiträge zur Entstehung und zu wissenschaftstheoretischen Kontroversen: «Die Entwicklung der Verhaltenstherapie», «Zur Entwicklung und Rezeption der Verhaltenstherapie in Deutschland» (wohl zu Recht nicht 'im deutschsprachigen Raum', denn ausserhalb Deutschlands – und vor allem in der Schweiz – hat sich die Verhaltenstherapie erst in der letzten Zeit entwickelt: die Schweizerische Gesellschaft für Verhaltenstherapie wurde beispielsweise erst 1978 gegründet) und «Die Kontroverse zwischen Verhaltenstherapie und Psychoanalyse» (mit einem Abschnitt «Perspektiven einer möglichen Synthese», welcher insbesondere folgende Möglichkeiten aufzeigt: 1. Pragmatische Kombination mit dem Ziel eines patientenzentrierten Ekklektizismus; 2. Optimierungsstrategie durch die erwiesenen Stärken beider Positionen und 3. Skizzierung einer Psychoanalyse und Verhaltenstherapie übergreifenden Handlungstheorie – vor allem letzteres ein Ansatz, zu dessen Realisierung noch viele Hindernisse, nicht zuletzt wissenschaftstheoretischer Art, aus dem Wege zu räumen sind).

Der nächste Teil ist mit «Anwendungsbereiche der Verhaltensmodifikation» betitelt und enthält folgende Beiträge: «Verhaltenstherapie an Hand von klinischen Fällen», «Verhaltenskonditionierung durch Biofeedback», «Selbstregulierung und Selbstkontrolle», «Verhaltenstherapie und multimodale Therapie» sowie «Verhaltensmodifikation in der Schule». Es handelt sich um eine wenn auch sehr verkürzte, so doch durchaus repräsentative Einführung ins Thema «Verhaltensmodifikation» unter Einbezug der «klassisch» zu nennenden Techniken, wie die systematische Desensibilisierung, aber auch neuer kognitiver Ansätze. Der Beitrag zur Verhaltensmodifikation in der Schule behandelt nicht nur Techniken, sondern es werden auch Modelle diskutiert, wie man sie Lehrern und anderen Erziehern so vermitteln kann, dass sie nachher auch Anwendung finden. Schliesslich werden auch die wichtigsten moralischen und ethischen Fragen diskutiert, die häufig in bezug auf die Verhaltensmodifikation gestellt werden. Es handelt sich um das «Bestechungsargument», das «Manipulationsargument», das «Symptombehandlungsargument» und die Frage der Berechtigung, Verhalten zu modifizieren. Die vorgeschlagenen Argumente sind m.E. jedoch ungenügend, um einen kritischen Leser zu überzeugen. Kaum gestreift werden etwas das Problem der expliziten Zieldefinition (während in der Erziehung meist die Ziele gar nicht oder nur ungenau formuliert werden) oder die Analyse der Ursachen eines Verhaltensproblems, welche in der Verhaltensmodifikation eine wichtige Rolle spielt.

Im letzten Teil dieses Bandes werden schliesslich soziale und gesellschaftspolitische Aspekte behandelt: Modellernen und selbstverstärkende Prozesse», «Operante Kontrolle von Sozialverhalten und Gesellschaft» und «Verhaltenskonditionierung und individuelle Freiheit». Dieser letzte Beitrag setzt sich mit den kulturpolitischen Ueberlegungen Skinners auseinander. Es wird gezeigt, dass die Verstärkung in unserer (wie in jeder) Kultur eine entscheidende verhaltenssteuernde Wirkung hat. Allerdings ist die wissenschaftliche Erforschung von Verhaltensproblemen noch nicht so weit gediehen, dass diese durchwegs gelöst werden können, aber wir wissen, wo wir mit der Suche nach Lösungen beginnen können.

Dieser letzte Satz wird durch den ganzen Band bestätigt. Wir wissen offenbar schon sehr viel über das Verhalten von Tieren in genau spezifierten Umwelten (Laboratorien, «Skinner-boxes» etc.), wie es die erste Hälfte dieses Bandes dokumentiert. Wir wissen auch, wie man bei bestimmten Problemen mit einiger Aussicht auf Erfolg vorgehen kann. Die Beziehung zwischen diesen beiden Bereichen, dem Laborexperiment und der therapeutischen Praxis, ist jedoch (ausser im Beitrag zum sozialen Lernen) kaum vorhanden. Zwar wird ein ähnliches Vokabular verwendet, doch bedeuten die Begriffe in jedem Bereich etwas anderes. Im Glossar im Anhang, das sehr wertvoll ist, werden die wesentlichsten Begriffe zumeist für den Laborbereich definiert. Die zentralen Begriffe des operanten Paradigmas etwa, wie diskriminativer Reiz, Reaktion, Verstärkung, Verstärkungsplan, Kontingenz, sind weitgehend auf die Laborbedingungen zugeschnitten und kaum für natürliche Bedingungen (etwa in einer Schulklasse) verwendbar – man gebraucht sie jedoch trotzdem. (Hinzu kommt, dass der Begriff «Kontingenz» im ganzen Band nicht angemessen definiert wird, was jedoch ein korrektes Abbild der Situation in der wissenschaftlichen Literatur ist.)

Da auf diese Weise auch gesetzesartige Aussagen nicht ohne weiteres von Laborbedingungen in die Praxis übertragen werden können – zumal die therapeutische Praxis die für die Laborforschung typischen Komplexitätsreduktionen ebenfalls nicht übernehmen kann – kann die Verhaltensmodifikation bis auf weiteres nur als Analogie zum Laborparadigma und zu Labor-Gesetzen interpretiert werden. Allerdings zeigt sich gleichzeitig, dass dieser Analogieschluss vom Labor auf die Praxis zu wir-

kungsvollen therapeutischen Techniken geführt hat. Es scheint, dass natürliches Verhalten ähnlichen (aber sicher nicht gleichen) Gesetzen folgt wie das Laborverhalten. Es fehlt hingegen noch eine hinreichende Verbindung zwischen den beiden Bereichen, zwischen der ersten Hälfte des Bandes und der zweiten Hälfte.

In diesem Zusammenhang ebenfalls wesentlich sind die Andeutungen (die nur sehr selten die Stufe allgemeiner Behauptungen übersteigen), dass es notwendig ist, weitere Aspekte neben den S-R-Ansätzen einzubeziehen, so vor allem kognitive und motivationale Verhaltensgrundlagen. Es zeigt sich, dass eine sinnvolle und relevante theoretische Integration dieser Konzepte in die an den (behavioristischen) Lerntheorien orientierten verhaltensanalytischen Ansätze noch weitgehend ausstehend ist. Auch in diesem Bereich ist somit noch viel Forschungsarbeit zu leisten.

In bezug auf die beiden genannten Probleme, den Uebergang vom Labor aufs Feld und die Integration behaviorismus-fremder Konzepte in die Theorie, ist dieser Band ein getreues Abbild des heutigen Standes der Wissenschaft: die Notwendigkeit zur Lösung dieser Probleme wird vielerorts (aber nicht überall) anerkannt, und es gibt gewisse Ansätze zu deren Behandlung, doch sind diese nicht hinreichend. Auf die Erziehung bezogen kann man annehmen, dass die Lösung dieser Probleme im Sinne einer theorieorientierten Verhaltensanalyse eine effiziente Prävention von Verhaltensstörungen und optimale erzieherische Interventionen im Hinblick auf definierte Ziele ermöglichen werden, während heute noch weitgehend interveniert wird, wenn die Probleme bereits aufgetreten sind.

Jean-Luc Patry, Stanford

Gerhard Steiner (Hrsg.): Die Psychologie des 20. Jahrhunderts. Band VII: Piaget und die Folgen. Entwicklungspsychologie, Denkpsychologie, Genetische Psychologie. Zürich: Kindler, 1978, XVI + 1202 Seiten.

Der Psychologie neuestes Kind – Entwicklungspsychologie – ist in diesem umfangreichen Werk unter den Gesichtspunkten genetischer Epistemologie und Strukturalismus in überzeugender Weise repräsentiert. Der Herausgeber hat sich die Mühe genommen, jeden einzelnen grösseren Buchabschnitt, jeden der zehn Teile, zeitgeschichtlich, wissenschaftsphilosophisch und systematisch vorzustellen und zu kommentieren.

Die zehn Teile sind: 1. Teil: Piaget, genetische Erkenntnistheorie und Strukturalismus; 2. Teil: Die geistige Entwicklung aus der Genfer Sicht; 3. Teil: Vom Aufbau kognitiver Strukturen; 4. Teil: Sozialkognitive, moralische und affektive Entwicklung; 5. Teil: Leistungsmotivation, kognitive Stile, Kreativität – Einige Persönlichkeitsmerkmale aus entwiklungspsychologischer Sicht; 6. Teil: Piaget im historisch-systematischen Vergleich; 7. Teil: Grundfragen der Entwicklungstheorie; 8. Teil: Wahrnehmen und Vorstellen in kognitiver Sicht: die «Kognitive Wende»; 9. Teil: Informationsverarbeitung beim Menschen: Gedächtnis und Problemlösen und 10. Teil: Sprache: Sprachentwicklung, Sprachverstehen und Sprachgebrauch.

Interessant ist nun, dass in jedem dieser zehn grossen Abschnitte einerseits Vertreter der Genfer Schule repräsentiert sind, dann aber auch dialektisch dazu Vertreter, die nicht gegensätzliche, aber doch andere Theoriemodelle vertreten, wie etwa F. Klix, R. Meili, J.S. Bruner und D.R. Olson u.a., zu Worte kommen. Das aber entspricht ganz dem Geist der Interdisziplinarität Piagets, der natürlich in den Genfer Arbeiten noch ausgeprägter zum Tragen kommt.

In seiner Einleitung meint der Herausgeber, dass man natürlich Piaget nicht gerecht werde, wenn man ihn nur als Entwicklungspsychologen bezeichne. Er meint, dass es Piaget wie nur wenigen gelungen sei, «ausgehend von biologischen, soziologischen, psychologischen und erkenntnistheoretischen Grundlagen eine umfassende Theorie, seine genetische Epistemologie (Erkenntnislehre), also ein ganzes System zu entwerfen, das nun seinerseits auf die Bereiche zurückwirft, von denen sein Schöpfer ausgegangen ist» (S. 3). Und daraus ist der Aufbau des Bandes zu verstehen, nämlich dass die sieben entwiklungspsychologischen Teile und die drei umfangreichen Teile mit der Darstellung von kognitiven Prozessen sich um drei konzentrische Kreise drehen: «In den Beiträgen, die dem innersten Kreis zuzurechnen sind, gelangt die originale Theorie Piagets und seiner Genfer Mitarbeiter zur Darstellung. Gleichsam um sie herum gelagert im zweiten Kreis (bzw. Ring) sind die Beiträge, die die Rezeption von Piagets Theorie zum Ausdruck bringen – oft eine kritische Rezeption, eine Auseinandersetzung, die zur Modifikation oder sogar zur Ablehnung führt. Mit den Arbeiten des dritten, des äussersten Kreises sollen Theorien oder Forschungsbereiche vorgestellt werden, die von der Genfer Theorie nicht oder noch nicht erreicht worden sind, die also gleichsam die Grenzen der Assimilationsfähigkeit von Piagets System hervortreten lasseen.» (S. 4)

Nach einer sehr guten Uebersicht über das Leben und Werk Piagets von Michiels und Vauclair-Visseur führt uns R. Fetz die philosophische Basis Piagets, seinen «genetischen Strukturalismus» vor. Zusammenhänge zwischen Entwicklung und Lernen, zwischen der Analyse von Strukturen unterschiedlichster Art und der kognitiven Sozialisation werden in der ersten Hälfte des Bandes durch Autoren wie L. Montada, Th. B. Seiler, H. Aebli u.a. herausgearbeitet. Später wird das Verhältnis der Funktion des Gedächtnisses mit dem Entwicklungsparadigma geklärt. Höhepunkte sind auch Artikel wie «Denken ohne Sprache» von H.G. Furth und das Nachwort von B. Inhelder. Hier wird nochmals in intensiver Weise eine Zusammenfassung des Standes der Dinge, besonders aber der Forschungsarbeiten am Centre d'Epistémologie génétique in Genf und die Beziehungen zu anderen interdisziplinären Branchen geklärt. Der kritische Stand der ausgearbeiteten Entwicklungstheorie des Status' der Strukturen, des Erkenntniserwerbes schlechthin, der Dynamik des Fortschritts der jeweiligen Methodologie und schliesslich der Spannungsbogen von den ersten biologischen Arbeiten bis hin zu der Betrachtung der Strategien des Erwerbs werden nochmals zusammenfassend dargeboten. Auch die Auseinandersetzung mit der Kybernetik und mit anderen Ansätzen kognitiver Psychologie wird geleistet.

Heute ist dieser Band nicht mehr aus der entwiklungspsychologischen Literatur wegzudenken. Er gibt in entscheidender Weise den Ausgangspunkt für Forschung im beginnenden Jahrzehnt wieder, er gibt den Stand eines neuen Wissenschaftszweiges wieder, der die kognitive Wende längst zu einem kognitiv-strukturalen Konzept ausgebaut hat, dies mit der Begleiterscheinung, dass die genetische Epistemologie für ein ganzes Forschungsfeld zum apriorischen Denkplateau geworden ist.

Fritz Oser, Universität Freiburg

Roger Alfred Stamm und Hans Zeier (Hrsg.): Die Psychologie des 20. Jahrhunderts. Band VI: Lorenz und die Folgen. Tierpsychologie, Verhaltensforschung, Physiologische Psychologie. Zürich: Kindler, 1978, XVI + 1217 Seiten.

Der Titel des sechsten Bandes von Kindlers Enzyklopädie der Psychologie scheint zunächst irreführend und eher willkürlich als berechtigt: befasst sich doch erstens die Hälfte des Werkes mit der physiologischen Psychologie, die kaum als Folge des Verhaltensforschers Lorenz angeschaut werden darf, und zweitens ist Lorenz – gerade so lehrt uns dieser Band – nur einer der Väter der Verhaltensforschung, wenn vielleicht auch der populärste und produktivste. Sieht man in Lorenz als Verhaltensforscher und Direktor des Max-Planck-Instituts für Verhaltensphysiologie in Seewiesen gleichsam ein Symbol für alle *biologisch* orientierte Psychologie, dann findet der Titel seine Berechtigung.

Auch der Untertitel «Tierpsychologie» macht zuerst stutzig, lehnen doch heute Psychologen, Zoologen und Ethologen diesen Begriff fast einhellig ab. Es ist die Verhaltensforschung, die ausschliesslich vom beobachtbaren Verhalten ausgeht und alle Aussagen über subjektives Erleben bei Tieren zurückweist, welche die Tierpsychologie abgelöst hat. Doch ein Beitrag – allerdings nur ein einziger – handelt von Tierpsychologie, nämlich derjenige von Heini Hediger «Zur Frage des Selbstbewusstseins beim Tier».

Der Band «Lorenz und die Folgen» wird mit Artikeln über die Geschichte der Ethologie und die Pioniere ethologischen Arbeitens (Fabre, von Uexküll, von Frisch, Lorenz, Tinbergen und von Holst) eröffnet. Es folgen Kurzmonographien ausgewählter Tierarten: der dreistachlige Stichling, die Lachmöwe, die Graugans, Ratten, die Gesellschaftsordnung bei Mantelpavianen, Schimpansen. Weitere Beiträge befassen sich mit verschiedenen grundsätzlichen Aspekten des Verhaltens – u.a. mit der Vererbung, dem Lernen und der Evolution des Verhaltens – sowie den Wegen zur Untersuchung tierischen Verhaltens (Beobachtung, Experiment, physiologische Methoden). Die folgenden Kapitel zeigen, wie die Ethologie den Menschen sieht und welcher Verfahren sie sich bei der Analyse menschlichen Verhaltens bedient. Dabei wird auf die Bedeutung der Ethologie für die Psychologie, die sozialen Beziehungen, die kindliche Entwicklung, die menschliche Aggressivität usw. eingegangen.

Die der physiologischen Psychologie und Psychophysiologie gewidmete Hälfte beginnt mit Uebersichtsarbeiten zur Entwicklung und zu den Methoden dieser Disziplinen sowie zu ihren neurobiologischen Grundlagen. Darauf wird der neueste Stand der Forschung zu den Gebieten – um nur einige zu nennen – der Wahrnehmung, des Schlafes, der Motivation, des Lernens und Gedächtnisses berichtet. Den Schluss machen drei Beiträge eher philosophischer Natur zum Problembereich Gehirn, Verhalten, Gesellschaft, Geist und Freiheit.

Die Vielfalt der Beiträge macht eine gesamthafte Bewertung schwer: Neben sehr persönlich gefärbten Artikeln (etwa dem Bericht von Monika Meyer-Holzapfel, wie sie selbst die Geburt der Ethologie erlebt hat) finden sich nüchterne lehrbuchmässige Darstellungen (wie die didaktisch gut aufgearbeitete Einführung in die Neuroanatomie von Hans Zeier) oder neuste Forschungsergebnisse zu Spezialgebieten (z.b. zur Regulation von Hunger und Sattheit von Karl Bättig). Es wurden aber auch Abhandlungen in den Band aufgenommen, die den Boden der Wissenschaft verlassen und sich weltanschaulichen und religiösen Fragen zuwenden, beispielsweise John C. Eccles' Ueberlegungen zum Problem von Gehirn und Geist, die mit einem recht eindrücklichen Bekenntnis schliessen, das die letzten Dinge betrifft. Interessant ist festzustellen, dass in so wichtigen Fragen wie der menschlichen Aggressivität unter den Autoren, die zu diesem Thema geschrieben haben, kontroverse Auffassungen herrschen. So findet Irenäus Eibl-Eibesfeldt im Anschluss an Konrad Lorenz «sehr viele Indizien, die für die Annahme eines Aggressionstriebes sprechen» (S. 80), während Joseph P. Huston in seiner «Experimentellen Analyse aggressiven Verhaltens» alle Triebtheorien der Aggression radikal ablehnt und meint, dass «die Instinkttheorie der Aggression und die Art von hydraulischem Triebmodell, wie es Lorenz (1963) – wahrscheinlich in Anlehnung an Freud – aufgestellt hat, von keinem kritischen Forscher mehr ernstgenommen werden kann» (S. 102 f).

Erfreulich ist es, dass sich gerade Zoologen, nämlich Hans Kummer und Jean-Jacques Abegglen in ihrem Aufsatz zur Gesellschaftsordnung bei Mantelpavianen, die Frage stellen, ob ihre ethologischen Untersuchungen etwas zum Verständnis des Menschen beitragen. Mit Recht lautet ihre Antwort: Wie etwas beim Tier ist, lehrt uns nicht, wie es beim Menschen sein soll: Natürlichkeit ist für menschliche Gesellschaften kein unbedingter Wert. Und Hans Zeier betont im Abschnitt «Evolution von Gehirn, Verhalten und Gesellschaft», dass die biologische Evolution durch eine kulturelle zu überlagern ist, dass der Mensch seine Evolution in die eigenen Hände nehmen kann und muss. Er fordert eine integrale Ethik des Verzichts und stellt eine Liste mit Verzichtsforderungen auf, die heute auch von vielen Umweltschützern und Politikern vertreten werden. Damit ist aber auch der auf den ersten Blick nicht ganz unberechtigt scheinende Vorwurf entkräftet, die Ethologie führe notgedrungen zu einer fatalistischen Vererbungslehre und zu rückschrittlichen gesellschaftspolitischen Einstellungen.

Herbert Schmid, Fribourg